

DANS
MES
MEUBLES

VAUDEVILLE EN UN ACTE

DE

M. JULES PRÉVEL 

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 24 août 1863.



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS
Et à la LIBRAIRIE CENTRALE, 24, boulevard des Italiens.

—
1863

Tous droits réservés.

PERSONNAGES :

ISIDORE PATINEL
TOPINARD, portier
CESAR MOULINET
RASCAL, huissier
GAETANA PATUREAU
MILIDA
UN CLERC D'HUISSIER, personnage muet.

ACTEURS :

MM. ALEX. GUYON.
CH. BLONDELET.
HITTEMANS.
CHARIER.
M^{lles} C. BADER.
L. DURAND.



Toutes les indications sont prises de la gauche ou de la droite du spectateur. — Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

DANS MES MEUBLES

Le théâtre représente un salon. — Porte d'entrée au fond. — A droite et à gauche, au deuxième plan, portes donnant, celle de droite, dans la chambre à coucher, celle de gauche, dans le cabinet de travail de Patinel; à gauche, premier plan, une cheminée garnie. De chaque côté de la porte du fond, une console; sur la console de gauche, des potiches; sur celle de droite, des plâtres. — Tableaux, dont un représentant un Hercule au-dessus de la console de gauche. — A droite, sur le devant, un guéridon avec plumes et encre, plus, un livre. — A droite de ce guéridon, un fauteuil; à gauche, deux chaises. — A gauche, près de la cheminée, un canapé. — A droite de ce canapé, un fauteuil. — Au fond, deux fauteuils. — Les chaises et les fauteuils sont garnis de housses. — Un cordon de sonnette à gauche de la porte du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOPINARD, seul. (Il époussette les meubles en chantant.)

Quand j'étais roi de Béotie,
J'avais des sujets, des vassaux...

(S'arrêtant et réfléchissant.) Quand je l'étais?... mais je le suis encore, roi de Béotie, je le suis!... La Béotie, n'est-ce pas cette maison, rue des Martyrs, 77?... mes sujets, mes vassaux, ne sont-ce pas mes locataires?... Mon sceptre? (S'arrêtant.) Ah! diable! il me manque un sceptre... (Avec joie.) Eh! non, mon sceptre, c'est ce plumeau. Et il y a des gens qui ne veulent pas s'incliner devant notre toute-puissance! Ah! si ces gens-là habitaient ici, sous mes ordres, je leur en ferais voir de drôles!... Allons, bon, M. Isidore Patinel aime que ses tableaux soient droits, et voici son Hercule qui danse la polka sur la muraille. (Il veut le redresser, mais il le décroche et le laisse tomber sur le plumeau qu'il tient; le manche du plumeau passe à travers la toile.) Ah! bien! Ah! bon! Je fais de la belle ouvrage... mon administré sera content... lui qui tient plus à

ses bibelots qu'à ses yeux... Voyons ! voyons ! est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de réparer le nez du personnage ?... Si... un pain à cacheter fera l'affaire... Quelle imaginative, mon Dieu ! quelle imaginative ! (Prenant un pain à cacheter sur le guéridon.) Ah ! diable, il n'en reste plus que des bleus ! Tant pis ! ma foi ! tant pis ! (Il colle le pain à cacheter et replace le tableau.) Là !... le voilà remis à sa place... et il n'y paraît plus... Maintenant, un dernier coup d'œil ! (S'arrêtant devant un fauteuil.) Pourquoi ces z'housses ? Ces fauteuils ne sont-ils pas plus jolis dans leur belle nudité ?... *Sancta simplicitas...* comme nous disions au Lycée Saint-Louis, quand j'étais garçon de salle. (Enlevant les housses.) M. Patinel pensera ce qu'il voudra, mais ma dignité ne me permet pas d'encourager ses manies. (Il met les housses dans la console de gauche.)

SCÈNE II

TOPINARD, PATINEL.

PATINEL, sortant de la chambre à coucher.

Qu'est-ce que vous faites donc là, M. Topinard ?

TOPINARD.

Vous le voyez, monsieur, je fais la toilette de vos fauteuils. J'enlève les z'housses, je les z'houspille !... (A part.) Il n'est pas mauvais, celui-là !...

PATINEL.

Mais je n'ai pas autre chose à leur mettre sur le dos.

TOPINARD.

En est-il besoin ? voyons, franchement, est-ce qu'ils n'ont pas meilleure tournure ainsi ?

PATINEL.

Je vous trouve superbe, vous !!

TOPINARD.

Pour ce qui est d'être superbe, je le suis quelquefois... ça dépend des moments.

PATINEL.

Ce mobilier, que je viens d'acheter, me coûte les yeux de la tête, 1,500 francs !... et vous croyez que je vais le laisser se détériorer, se faner au contact de l'air et du frottement ? — Non, mille fois non ! Depuis longtemps, je désirais être dans mes meubles, j'y suis. Mon rêve est accompli, mais je veux qu'il dure. (Ses yeux se portent sur le tableau que Topinard a troué.) Hein !... mon Hercule a le nez bleu. (Il va regarder le tableau.)

TOPINARD, qui a passé à droite *.

Il a peut-être froid, monsieur.

* Pat. Top.

PATINEL, décrochant le tableau.

Un tableau si précieux !... un tableau refusé à la dernière Exposition !

TOPINARD.

Un chef-d'œuvre, alors !... Ciel ! qu'ai-je fait ?

PATINEL.

Et c'est vous, M. Topinard, vous qui ?...

TOPINARD.

Monsieur, j'accepte pour cette fois vos reproches, parce que votre douleur me paraît sincère et me touche, mais s'il m'arrivait de recommencer, je ne voudrais pas que vous prissiez l'habitude...

PATINEL.

Comment, s'il vous arrivait de recommencer ?

TOPINARD.

Monsieur, quoique concierge, on peut avoir la main malheureuse.

PATINEL.

Aussi, je vous prie de ne plus toucher à mes tableaux. (Il raccroche le tableau.)

TOPINARD.

Je cède à vos prières, monsieur... mais vous m'enlevez ainsi une partie de mes attributions et j'avoue que ce procédé a lieu de me blesser profondément.

PATINEL.

Voulez-vous que je vous fasse des rentes, parce que vous me brisez ou me détériorez tous les jours quelque chose ?

TOPINARD.

On fait ce qu'on peut, monsieur.

PATINEL.

Moi qui me trouve si heureux depuis que je suis chez moi !... quelle différence avec le mobilier du garni que j'habitais au cinquième !... ai-je assez souffert, là-haut ?...

TOPINARD.

Monsieur se plaint ?... Je prie monsieur de ne point me parler de ses souffrances.... J'ai assez des miennes. (Il s'assied sur le fauteuil, à droite.)

PATINEL, effrayé pour son fauteuil.

Remettez la housse, au moins... remettez-la.

TOPINARD.

C'est inutile, monsieur, je vous remercie, je me trouve très-bien comme cela.

PATINEL.

Parbleu ! voulez-vous un coussin ?...

TOPINARD.

Non, monsieur, merci ! — Je vous prie de ne pas être sardonique. (Il se lève.)

PATINEL, haussant les épaules.

Il est splendide! — Y a-t-il des lettres pour moi, ce matin?

TOPINARD.

Pas le moindre poulet, jeune homme, pas le moindre!... Ces dames vous négligent... Seulement voici un billet de garde nationale que l'on a apporté hier soir.

PATINEL.

Un billet de garde, pour moi? (Il prend le papier que lui tend Topinard.)

TOPINARD.

Dame! puisque monsieur est dans ses meubles, c'est trop juste.

PATINEL.

Comment!... vous ne pouviez m'éviter ce désagrément?

TOPINARD.

Pourquoi donc, monsieur, userai-je de mon omnipotence pour vous soustraire aux lois de votre pays? Vous êtes vacciné, votre constitution laisse à désirer, mais vous êtes assez proprement bâti... — Vous devez monter votre garde, monsieur! Croyez-bien que moi-même, Cromwell-Narcisse Topinard qui vous parle, je me ferais un plaisir de la monter... si je n'en étais exempté comme fonctionnaire public.

PATINEL.

Acheter un uniforme!... moi qui viens de dépenser toutes mes économies pour ce mobilier!

TOPINARD.

Air de *Teniers*.

Pourquoi ne pas acheter d'uniforme?
 Il vous irait très-bien, ma foi!
 Vous êtes laid, mais pas difforme,
 Et vous devez obéir à la loi.
 Si vous aimez, en fait d'cuisine,
 Les ortolans, les perdrix, les turbots,
 N'oubliez pas que, par indiscipline,
 On peut manger souvent des z'haricots;
 Gardez-vous bien d'tâter des z'haricots!

SCÈNE III

LES MÊMES, MILIDA.

MILIDA, entrant bruyamment par le fond*.

Bonjour, mon petit Dodore!... votre servante, monsieur Topinard!. (Elle embrasse Patinel.)

* Pat. Mil. Top.

SCÈNE IV.

9

TOPINARD.

Mademoiselle, je suis bien le vôtre !

MILIDA, à Topinard.

Madame votre épouse va bien ?...

TOPINARD.

Vous êtes bien bonne, Eudoxie boulotte !.

MILIDA.

Allons, tant mieux... tant mieux. (Bas à Patinel) Renvoyez votre pipelet, j'ai à vous parler.

PATINEL, allant à Topinard *.

Monsieur Topinard, je crois que mon ménage est fini, vous pouvez descendre.

TOPINARD.

Monsieur n'avait pas besoin de me faire sentir que j'étais indiscret, je me serais retiré de moi-même... J'ai du tact. (S'éloignant — A part). Oh ! la jeunesse ! la jeunesse ! *juventus* ! Sa vue m'émoustille toujours... Je vais retrouver Eudoxie !

ENSEMBLE.

TOPINARD.

Air de la Fille du Diable. (II^e acte.)

Oui, je cours près de ma femme,
Je cours lui faire ma cour ;
Je vais lui peindre ma flamme
Et lui dir' cent mots d'amour.

PATINEL ET MILIDA.

Courez près de votre femme,
Courez lui faire la cour ;
Peignez-lui bien votre flamme,
Dites-lui cent mots d'amour.

(Topinard sort par le fond.)

SCÈNE IV

MILIDA, PATINEL.

(Milida, qui a ôté son chapeau, s'assied sur le fauteuil près du canapé et appuie sa tête sur le dossier).

PATINEL, vivement et venant à elle.

Ah ! pardon, pardon !

MILIDA, sans se déranger.

Qu'est-ce que vous voulez ?

PATINEL, lui soulevant la tête.

Tu mets de la pommade, n'est-ce pas ?

* Mil. Pat. Top.

1.

MILIDA.

Au jasmin, mon bon ! deux francs le petit pot !... sentez un peu !...

PATINEL, sentant les cheveux de Milida.

En effet. Eh bien ! ma chère petite Milida, tu serais bien gentille de ne pas appuyer ta tête sur mon fauteuil....

MILIDA.

Pourquoi ça ?

PATINEL.

Dame ! parce que mon fauteuil n'a pas besoin d'être parfumé au jasmin.

MILIDA, piquée et se levant.

Quelle scie !... On ne peut plus bouger sans que monsieur... (Elle va s'asseoir sur une des chaises près du guéridon, puis elle met ses pieds sur l'autre.)

PATINEL, courant à elle*.

Ah ! pardon, pardon !

MILIDA.

Quoi encore ?

PATINEL.

Tu salis ma chaise avec tes bottines.

MILIDA, exaspérée, se levant et repassant à gauche**.

Nom d'un petit bonhomme ! Alors, mettez sur vos meubles une pancarte avec ces mots : Regardez, mais ne touchez pas... Comme dans les musées.

PATINEL, à lui-même.

J'y songe ! (Haut.) Voyons, Milida... ma petite Lida... ne te fâche pas. (Il veut l'embrasser.)

MILIDA, le repoussant.

Décidément, monsieur, vous devenez ridicule, et je m'en irais si je n'étais pas venue pour un motif grave.

PATINEL.

Bah !

MILIDA.

Vous allez voir.

PATINEL.

J'écoute.

MILIDA.

Il y a trois ans que j'ai la faiblesse de vous aimer.

PATINEL.

Ce n'est pas de la faiblesse, c'est du goût.

MILIDA.

Ne chicanons pas sur les mots !... Je vous ai donné toutes les preuves de fidélité et d'attachement auxquelles vous pou-

* Pat. Mil.

** Mil. Pat.

viez prétendre... (Patinel fait un geste.) Oui, monsieur, auxquelles vous pouviez prétendre ! Vous m'avez parlé mariage... vous m'aimiez, alors !... Ce n'était que tendres protestations, roucoulements, promesses, serments de toute sorte... Enfin, vous vouliez m'épouser.

PATINEL.

Je l'avoue...

MILIDA.

Et maintenant, quand je vous somme de tenir votre promesse, vous trouvez des faux fuyants, vous lanternez.

PATINEL.

Oh !

MILIDA.

Oui, monsieur, vous lanternez... Dites-moi un peu que vous ne lanternez pas ?

PATINEL.

Ma foi, je le confesse, je lanterne un tantinet.

MILIDA.

Air : Vaud. du Petit Courrier.

Pourquoi lanterner, je vous prie ?

PATINEL.

Pourquoi?... d'honneur, je n'en sais rien.

MILIDA.

Moins qu'autrefois suis-je jolie ?

PATINEL.

Non, vous êtes toujours très-bien.

MILIDA.

Ai-je maigri ? suis-je plus grasse ?

PATINEL.

Je ne m'en suis pas aperçu.

MILIDA.

Alors, pourquoi cette disgrâce ?...

Je suis un ange méconnu. (Bis.)

Vous a-t-on fait des cancons sur mon compte ?

PATINEL.

Oh ! Milida, c'est impossible !

MILIDA, tendrement.

Ne suis-je plus votre petite Mimi, votre petite Lida ?

PATINEL.

Tu l'es.

MILIDA.

Alors, pourquoi tous ces lanternements ?... Je veux le savoir.

PATINEL.

Tu le veux ?

MILIDA.

Oui.

PATINEL, avec dignité.

Milida, détournez vos regards de moi, je sais que cela vous coûtera, mais détournez-les.

MILIDA, se retournant.

Je les ai détournés.

PATINEL.

Maintenant, promenez-les dans ce salon.

MILIDA.

Je les promène. (Elle remonte.)

PATINEL, la suivant.

Qu'y voyez-vous ?

MILIDA.

Des meubles.

PATINEL.

Et puis ?

MILIDA, passant à droite *.

Des tableaux.

PATINEL.

Et puis ?

MILIDA.

Des bibelots de toute espèce.

PATINEL.

Bien !... très-bien !... Maintenant, répondez : A qui tout cela appartient-il ?

MILIDA.

A vous.

PATINEL.

A moi !... parfait !... Alors, suivez mon raisonnement : Puisque ces meubles, ces tableaux, ces bibelots m'appartiennent, puisque j'ai un ménage à moi, une batterie de cuisine à moi, des brosse et du cirage à moi, à quoi cela me servirait-il de vous épouser ?

MILIDA.

Comment ?

PATINEL.

Sans doute... D'ordinaire, pourquoi se marie-t-on ? Parce qu'on est las de dîner au restaurant, de brûler des bouts de bougies qui ne vous appartiennent pas, de se débarbouiller dans des cuvettes étrangères... On désire manger dans son assiette, coucher dans ses draps et brûler ses propres bougies ! Eh bien ! qui m'empêche de me procurer tous ces luxes ?

MILIDA.

Mais...

* Pat. Mil.

PATINEL.

Continuez à suivre mon raisonnement : On se marie encore parce qu'on a besoin de quelqu'un pour compter votre linge, raccommoder vos chaussettes et vous poser des sinapismes si vous avez le sang à la tête... Madame Topinard, la concierge de céans, a toutes ces bontés pour moi... Que me manque-t-il donc ? Rien. Quand on est dans ses meubles, voyez-vous, Milida, on peut se passer de famille, de chiens, de chats, d'amis, d'enfants et surtout de femme !...

MILIDA.

Monsieur Patinel, vous êtes un monstre !

PATINEL.

Permettez, chère amie, permettez...

MILIDA.

Un sans cœur !

PATINEL.

Permettez !...

MILIDA.

Pour vous, une femme n'est qu'une cuisinière ou une garde malade.

PATINEL.

Que veux-tu ? je suis une victime de la civilisation.

MILIDA.

Mais cela ne se passera pas ainsi... Ah ! vous êtes fier de vos meubles ! Ah ! ce sont vos meubles qui vous empêchent de m'épouser ! Eh bien ! nous allons voir ! (Elle s'élançe sur le fauteuil de droite.)

PATINEL, cherchant à la faire descendre.

Arrête, malheureuse, arrête !

MILIDA, se débarrassant de Patinel qui veut l'arrêter et s'élançant sur les fauteuils du fond.

Ah ! votre mobilier est une barrière entre vous et moi !... Voilà le cas que j'en fais de votre mobilier !... je le foule aux pieds, et il fait crotté aujourd'hui !... (Au moment où Patinel essaie de la saisir, elle s'élançe sur le canapé, sur lequel elle piétine.)

PATINEL, à part*.

Diable ! prenons-la par la douceur... (Haut, tirant un mouchoir de sa poche et le faisant flotter.) J'arbore le pavillon parlementaire.

MILIDA, s'arrêtant et prenant une pose sur le canapé où elle est montée.

Quelles sont vos propositions ?

PATINEL.

Je consens à tout... mais, de grâce...

* Mil. Pat.

M'épouserez-vous ? MILIDA.
 Oui. PATINEL.
 Quand ? MILIDA.
 Tout de suite, si tu veux. PATINEL.
 Non, dans quinze jours. MILIDA.
 Dans quinze jours, soit ! PATINEL.
 Jurez-le ! MILIDA.
 Je le jure ! PATINEL.
 Sur quelque chose. MILIDA.
 Sur mes meubles !... je n'ai rien de plus sacré... PATINEL.

MILIDA, descendant du canapé.

Bon ! la paix est conclue, mais je veux des garanties. (Montrant une potiche qui est sur la console de gauche.) Ce magot me servira d'otage.

PATINEL, poussant un soupir.

Allons ! c'est moi qui paie les frais de la guerre. (A part.) Mais ce serment m'ayant été arraché par la violence, je le violerai !...

MILIDA, à part.

Il mijote quelque mauvais coup, le gueux !

SCÈNE V.

MILIDA, MOULINET, PATINEL.

MOULINET, entr'ouvrant la porte du fond.

Peut-on entrer ?

PATINEL.

Tiens ! c'est Moulinet !... entre, mon bon.

MOULINET, entrant et saluant.

Mademoiselle, je suis le vôtre. (Il dépose son chapeau sur le fauteuil à droite de la porte du fond.)

MILIDA.

Votre servante, monsieur !...

MOULINET, bas à Patinel, pendant qu'il lui serre la main.

Congédie ta petite bonne amie... il faut que je te parle. (Il passe à droite.)

MILIDA, à part *.

Soyons dissimulée. (Haut, à Patinel.) Adieu, mon petit chérubin rose ! songez à ce que vous m'avez promis et embrassez votre petite Lida.

PATINEL.

Comment donc !... avec bonheur !... (Il l'embrasse.)

MILIDA, allant à Moulinet **.

Monsieur Moulinet, je vous tire ma révérence.

MOULINET, la salueant.

Mademoiselle, je continue à être le vôtre.

MILIDA, qui a fait quelques pas vers la porte du fond.

Ah ! j'allais oublier mon magot ! (Elle prend la potiche et s'éloigne.) Adieu, messieurs, soyez bien sages !... monsieur Moulinet, je vous confie mon fiancé. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE VI

PATINEL, MOULINET.

MOULINET.

Comment, son fiancé ? un fiancé sérieux ? (Il rit.)

PATINEL.

Rassure-toi, c'est une balançoire.

MOULINET, passant à gauche.

A la bonne heure... j'ai eu peur, moi... (Il cherche sur la cheminée.)

PATINEL ***.

Que cherches-tu ? prends garde de casser quelque chose.

MOULINET.

Je voudrais une allumette pour incendier mon cigare.

PATINEL.

Tu vas fumer ?

MOULINET.

Cela t'étonne ?... est-ce que toi-même ?...

PATINEL.

Je ne fume plus.

MOULINET.

Comment ?... hier encore, je t'ai rencontré un cigare à la bouche.

PATINEL.

Dans la rue, oui, mais pas ici... C'est malsain de fumer dans les appartements.

* Mil. Pat. Mou.

** Pat. Mil. Mou.

*** Mou. Pat.

MOULINET.

Malsain ! tu plaisantes ! malsain la fumée du tabac !... Ah ! voici les allumettes. (A Patinel, qui s'est placé en face de lui.) Qu'attends-tu ?

PATINEL.

J'attends que tu te sois allumé. (Prenant l'allumette des mains de Moulinet et la jetant avec précaution dans la cheminée.) Tu comprends... le feu est bientôt mis. Un tapis de deux cent cinquante francs !... Ciel !...

MOULINET, qui a un pied sur les chenets.

Qu'as-tu ?

PATINEL.

Tu mets tes pieds sur mes chenets ; ils ont été nettoyés ce matin.

MOULINET, retirant son pied.

C'est bon ! c'est bon ! on les respectera, tes chenets. (A part.) Oh ! quel joli gêneur !...

PATINEL.

Qu'est-ce qui t'amène ?

MOULINET, s'asseyant sur le canapé.

Je vais te le narrer. (Il s'étend, les pieds sur le fauteuil près du canapé, au grand désespoir de Patinel, qui essaie inutilement de le lui retirer.) M. Joséphin Patureau, mon chemisier, est l'heureux propriétaire d'une femme charmante, grasse, rondelette, appétissante au possible... (S'interrompant.) Laisse donc, mon cher, laisse donc, je suis très-bien ainsi.

PATINEL, à part, soupirant.

Trop bien ! (Il recule un peu le fauteuil et s'assied dessus.)

MOULINET.

Dans mes visites fréquentes à son magasin... au *Faux-col insalissable*, c'est l'enseigne ! je me suis aperçu que madame Gaëtana Patureau me regardait d'un petit air... Tiens !... comme ça. (Il fait les yeux en coulisse.)

PATINEL, avec ironie.

Aussi séduisant ?...

MOULINET.

Oui... — Un jour... non, le gaz était allumé... il y a trois semaines de cela, elle a consenti à m'essayer un de ses faux-cols ; tiens, c'est celui-ci... je le conserverai toute ma vie en souvenir d'elle...

PATINEL.

Prends garde à la cendre de ton cigare...

MOULINET.

Tu crains que je ne salisse mon habit... merci... (Il jette la cendre sur le tapis. — Patinel, désespéré, la ramasse. — Continuant.) Enhardi par ces preuves certaines d'une passion naissante, j'ai cru devoir retourner tous les jours au magasin de Gaë-

ana... (Il se lève et passe à droite.) * et je m'y suis offert 43 faux-cols, 4 douzaines de chemises, 27 cravates et 6 douzaines de camisoles de flanelle. — Bref, j'ai un compte qui se monte maintenant à 780 francs. (Patinel s'est levé et est allé jeter la cendre dans la cheminée.)

PATINEL, à part.

Viendrait-il me les emprunter?... prenons les devants. (Haut.) Mon cher, tu comprends que pour me loger ainsi... car, enfin, c'est assez chic !...

MOULINET.

Oui, c'est très-gentil...

PATINEL.

J'ai été obligé de dépenser toutes mes petites économies.

MOULINET.

Qu'est-ce qui te parle de cela? Je continue : le père Patureau, que je n'ai pas mis dans la confidence de mon intrigue avec sa femme, m'a déjà fait présenter plusieurs fois sa note, et, comme j'ai naturellement refusé de payer.... il a commencé quelques poursuites, le lâche!... mais je tiens ma vengeance, je la tiens!...

PATINEL.

Si tu tenais ton cigare, au lieu de ta vengeance... tu brûles mon tapis... (Il ramasse le cigare que Moulinet avait laissé tomber et le jette dans la cheminée.)

MOULINET.

Peu importe !...

PATINEL.

Comment, peu importe ?

MOULINET,

Sans doute, crois-tu que je descende à ces considérations mesquines, lorsque mon âme déborde de joie, lorsque... Tiens! lis le brouillon de la lettre que je lui ai écrite... Je lui demande un rendez-vous. (Il lui montre une lettre)

PATINEL.

C'est inutile... elle a refusé.

MOULINET, tirant une autre lettre de sa poche.

Mais non!... Elle accepte!... Tiens, ami, lis!... (Regardant la lettre.) Elle m'aime, mon cher, elle m'aime! En dépit de son imbécile de mari, elle est prête à tout sacrifier pour moi! Oh! joie! oh! délire! (Il s'assied sur la chaise près du guéridon, la renverse, et saute dans le salon, en renversant l'autre chaise.)

PATINEL, ramassant les chaises.**.

Une écornure!... fais donc attention!

* Pat. Mou.

.. ** Mou. Pat.

MOULINET.

Je te demande pardon... mais le bonheur... Tu comprends mon ivresse, n'est-ce pas?... elle va venir...

PATINEL.

Où?

MOULINET.

Ici.

PATINEL.

Comment, chez moi?...

MOULINET.

A moins que ce ne soit chez moi, en garni! Ce serait du propre. A l'heure qu'il est, elle croit que j'ai loué, pour la recevoir, un délicieux appartement rue des Martyrs, 77... et que je me suis fait don d'un mobilier étourdissant... Vois-tu, cher ami, les femmes aiment qu'on fasse des sacrifices pour elles.

PATINEL.

Ils sont jolis, tes sacrifices!

MOULINET.

Patinel, j'ai cru pouvoir compter sur ton amitié, me serais-je trompé?

PATINEL.

Moulinet!

MOULINET.

Du reste, il serait trop tard pour refuser... je lui ai donné ton adresse... et ton nom.

PATINEL.

Comment, mon nom?... alors elle saura bien...

MOULINET.

Nullement! pour elle, toi, tu n'existes pas.. il n'y a pas de Patinel. C'est tout bonnement un nom de guerre que je suis censé avoir pris, pour la circonstance. — « Vous demandez M. Patinel au concierge, lui ai-je écrit, et il vous « fera monter chez moi, Moulinet. » Mais tu m'y fais penser : il faut, pour qu'il n'y ait pas de confusion, que je donne des ordres à ton pipelet, en ta présence. Ensuite, tu pourras te retirer. (Il va tirer le cordon de sonnette au fond.)

PATINEL.

Comment, me retirer?

MOULINET.

Sans doute. — Comptes-tu assister à mon tête-à-tête? — O Patinel, tu es léger!

PATINEL.

Mais que veux-tu que je fasse? où aller?... il pleut...

MOULINET.

Tu prendras un fiacre et tu iras visiter l'Aquarium. (Tirant

encore le cordon de sonnette.) Ce diable de Topinard ne montera donc pas? (Le cordon, qu'il tire avec violence, lui reste dans la main.) Sac à papier! elle est cassée!

PATINEL, se retournant et courant à lui.

Cassé qui? cassé quoi? Ah! malheureux!

MOULINET.

Pourquoi diable! as-tu d'aussi mauvaises sonnettes? C'est à moi de me plaindre.

PATINEL.

Mais elle est fausse! elle est fausse! Elle ne sonne pas. (Il rattache le cordon de sonnette.)

MOULINET.

On prévient alors... où est la vraie?...

PATINEL.

Je n'en ai pas.

MOULINET.

Comment, tu n'as pas de sonnettes? En voilà une drôle de maison... Et de quelle façon appelles-tu Topinard?

PATINEL.

Tu vas voir. (Il frappe trois coups sur le parquet du talon de sa botte.)

MOULINET, riant.

C'est là ta sonnette?

PATINEL.

Oui, la loge du concierge est au-dessous.

MOULINET.

Parfait! il ne s'agit que de s'expliquer. (Il frappe avec le talon de sa botte.)

TOPINARD, au dehors.

Voilà, voilà!

SCÈNE VII

LES MÊMES, TOPINARD.

TOPINARD, apparaissant au fond.*

Monsieur a le talon de botte nerveux aujourd'hui... Il a réveillé Eudoxie qui sommeillait.

MOULINET, qui s'est assis sur le canapé,

Nous vous faisons nos excuses, monsieur Topinard.

TOPINARD.

Je les accepte. (A part, regardant Moulinet). Ce jeune homme est fort bien élevé.

MOULINET.

Veuillez vous approcher.

* Mou. Top. Pat.

TOPINARD, s'avançant.

C'est facile, monsieur !...

MOULINET.

M. Patinel a deux mots à vous dire.

PATINEL.

Mais...

MOULINET, l'interrompant.

Au fait, ne parle pas, mon ami, ne parle pas, je vais t'éviter cette peine. (A Topinard). M. Patinel, ici présent, va sortir dans cinq minutes.

TOPINARD.

Je n'y vois pas d'obstacles.

PATINEL.

Mais j'en vois, moi !

TOPINARD.

Laissez parler votre ami... (A Moulinet, en s'asseyant sur le fauteuil à côté du canapé.) Vous offrirais-je une prise, monsieur ?

MOULINET.

Merci. (Il prend la prise qu'il jette sans être vu de Topinard.) Oh ! pardon, monsieur Topinard... (Il se lève et lui met un petit tabouret sous les pieds.)

TOPINARD, à part.

Cet adolescent me plaît. (Haut, à Moulinet qui reste debout.) Asseyez-vous donc, monsieur.

MOULINET.

Ne faites pas attention... (Continuant.) Quelques instants après le départ de Patinel, une dame voilée se présentera à votre loge.

TOPINARD.

Tiens ! Tiens ! on fait ses farces... vous faites vos farces ! Eh ! Eh !

MOULINET.

J'ai mes heures... et vous ?

TOPINARD.

Moi, aussi. — (A part.) Il est charmant !

MOULINET.

Elle vous demandera M. Isidore Patinel !

TOPINARD.

Je répondrai qu'il est sorti.

MOULINET.

Au contraire, vous lui direz gracieusement...

TOPINARD.

C'est mon habitude.

MOULINET.

« Au premier, la porte à gauche, veuillez prendre la peine de monter, madame. »

TOPINARD.

Mais puisque vous me dites que M. Patinel va sortir ?

MOULINET.

Je le remplace.

PATINEL.

Ah ! c'est trop fort !

MOULINET, allant à lui. *

Laisse-donc ! es-tu drôle !

TOPINARD, se levant.

Alors c'est monsieur Moulinet qu'elle demandera ?

MOULINET.

Mais non, c'est monsieur Patinel ; je m'appelle Patinel pour aujourd'hui. (Patinel ennuyé va s'asseoir dans le fauteuil de droite.)

TOPINARD.

Une drôle d'idée que vous avez là !... Moi, j'aimerais mieux m'appeler Moulinet que Patinel. Enfin tous les goûts sont dans la nature... *In natura*.

MOULINET.

Comme vous le dites. En un mot, quoi qu'il puisse arriver, vous entendez !... quoi qu'il puisse arriver, vous soutiendrez que je m'appelle Patinel, que je suis le seul Patinel, que c'est à moi qu'appartient ce logement et que c'est moi qui paie le loyer.

PATINEL, se levant.

Mais, mon cher...

MOULINET.

Tais-toi...

TOPINARD, allant à Patinel **.

Taisez-vous ! (Patinel, impatienté, remonte et va s'asseoir sur le canapé. — A Moulinet.) Vous m'assurez, jeune homme, qu'il ne s'agit d'aucun attentat contre les personnes et la propriété ?

MOULINET ***.

Je le jure !

TOPINARD.

Alors, vous serez obéi. J'aime les intrigues, quand elles ne conduisent pas à l'échafaud... Je vais raconter tout cela à Eudoxie, cela la distraira, la pauvre chatte... Eh !... Eh !... (Il remonte.)

MOULINET, appelant.

M. Topinard !... (Topinard s'arrête. — Bas à Patinel.) Dis donc, donne-lui cent sous.

PATINEL, se levant.

Hein ?...

* Top. Moul. Pat.

** Mou. Top. Pat.

*** Pat. Mou. Top.

MOULINET, bas.

Donne-lui cent sous.

PATINEL.

Comment, moi ?...

MOULINET.

Voudrais-tu que ce fût moi, un pauvre diable qui demeure en garni ? (A Topinard.) M. Topinard, mon ami n'a pas de monnaie...

TOPINARD.

C'est son habitude, monsieur.

MOULINET.

Mais il vous doit cent sous que je vous offre ; vous les mettez sur sa note.

TOPINARD.

Je n'y manquerai pas, monsieur. (Saluant Moulinet avec dignité.) Du reste, je dois vous dire que cette générosité vous honore, cher monsieur !... Je n'y étais pas habitué de la part de celui que vous remplacez. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII

PATINEL, MOULINET.

MOULINET.

Maintenant, mon cher, prends ton parapluie, tes caoutchoucs, si tu en as, car il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors... et va-t-en.

PATINEL.

Tu es encourageant.

MOULINET.

Allons, dépêche-toi, elle peut venir d'un moment à l'autre.

PATINEL.

Où irai-je ?... où irai-je ? voyons, laisse-moi me retirer dans ma chambre. (Il se dirige vers la droite.)

MOULINET, lui barrant le passage.

Dans ta chambre ?... Y penses-tu ?... Jamais !... Je puis avoir besoin de tout l'appartement. Allons !... adieu, cher.

PATINEL.

J'ai envie d'aller chez Milida.

MOULINET, le poussant vers la porte du fond.

Eh bien, c'est cela, va chez Milida... Comment, tu peux aller chez Milida et tu n'y vas pas !... Tu lui diras bien des choses de ma part... Tiens ! voilà ton chapeau et ton parapluie. (Il les prend au fond et les lui donne.)

PATINEL.

Surtout, aie bien soin de mes meubles !

MOULINET.

Sois tranquille.

PATINEL.

Attends... je vais remettre les housses.

MOULINET, le poussant toujours.

C'est inutile... je ne les regarderai même pas... de peur que le feu de mes regards n'en ternisse la pureté.

PATINEL.

Oh ! amitié ! oh ! amitié !

ENSEMBLE.

Air : *Schotisch de C. Michel* (Almanach comique.)

PATINEL.

A l'amitié je suis fidèle,
Et je m'en vais (*bis*) par ce temps-là !...
Pendant qu'il recevra sa belle,
Je vais revoir (*bis*), ma Milida.

MOULINET.

A l'amitié restant fidèle,
Il déguerpit (*bis*) par ce temps-là !
Pendant que j'attendrai ma belle,
Il va revoir (*bis*) sa Milida.

(Patinel sort par le fond.)

SCÈNE IX

MOULINET, seul.

Enfin, me voici chez moi !... A-t-il eu de la peine à se décider ?... Quel crétin ! (Regardant la pendule.) Trois heures !... C'est l'heure qu'elle a désignée ! Oh ! mon cœur, contiens-toi... Si je réparais le désordre de ma toilette... (Se regardant à la glace.) J'ai assez de chic... ce faux-col me va surtout très-bien... Je suis un peu défrisé... (Fredonnant sur l'air précédent.) Si je me donnais un coup de peigne... (Il cherche un peigne.) Quelle baraque !... il n'y a seulement pas de peigne... Ah ! ce n'est guère la peine de faire tant d'embarras avec ses meubles... quelle baraque ! (Il répare avec la main le désordre de ses cheveux.) Décidément il est impossible qu'elle me résiste... Allons... Patureau, mon bon, je crois que j'aime mieux ma place que la tienne... On ouvre la porte du palier ! C'est elle !... Cachons-lui mon trouble. (Il s'assied près du guéridon et prend un livre.)

SCÈNE X

TOPINARD, MOULINET, puis GAETANA.

TOPINARD, ouvrant la porte du fond et parlant à la cantonade.

Entrez, entrez, ma petite dame, ne craignez rien... il est

doux comme un mouton... Sur ma foi, je vous le dis, c'est un excellent choix que vous avez fait là.

GAETANA, paraissant timidement à la porte du fond, les traits cachés sous un voile épais. *

Où est-il ?

TOPINARD.

Là... (Appelant.) M. Mou... M. Patinel.

MOULINET, se levant et posant son livre.

Quoi ! Qu'y a-t-il ? (Feignant d'apercevoir Gaëtana.) Ah ! c'est vous, madame !... (Il marche à sa rencontre et la conduit à la chaise près du guéridon.) DONNEZ-VOUS DONC LA PEINE DE VOUS SEOIR.

GAETANA, après s'être assise.

Ah ! monsieur, c'est bien mal ce que je fais là !... (Elle ôte un de ses gants et le dépose sur le guéridon.)

MOULINET, d'un air fat.

Pas encore !...

TOPINARD, l'imitant.

Pas encore !...

MOULINET, à Topinard.

Topinard, je n'y suis pour personne, vous pouvez vous retirer.

TOPINARD.

Je me retire... à regret, monsieur... mais je comprends la jeunesse... *Juventus* ou *juventutem*, comme je l'ai déjà dit. Eh !... eh !... (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI

MOULINET, GAETANA.

MOULINET, à Gaëtana, avec passion, en s'agenouillant près d'elle.

Oh ! Gaëtana !... Caëtana !... C'est bien vous !

GAETANA.

Hélas ! hélas !

MOULINET.

Quoi !... regretteriez-vous ?...

GAETANA, baissant la voix.

Je regrette ma réputation, jusqu'à ce jour si pure et si sans tache...

MOULINET.

Bast ! le bonheur vaut mieux que la réputation, a dit un sage... Otez ce voile qui me cache vos traits chéris.

GAETANA.

Vous le voulez, mon ami ?

MOULINET.

Non, je ne le veux pas, je vous en prie.

* Gaë. Mou.

GAETANA.

Qu'il soit donc fait ainsi que vous le désirez. (Elle relève son voile.)

MOULINET, toujours à genoux.

Que vous êtes belle !... que vous êtes belle !...

GAETANA.

Enfant !

MOULINET.

Que j'aime cette aimable rougeur répandue sur votre visage... Elle est naturelle, n'est-ce pas ?

GAETANA.

Tout est naturel chez moi.

MOULINET, essayant de lui prendre la main.

Que je t'aime !

GAETANA, se défendant et se levant.

Laissez, mon ami, laissez. (Elle passe à gauche.)

MOULINET, se relevant*.

Rien que quelques baisers.

GAETANA.

Donnez-moi le temps de me remettre. (Avec douleur, se cachant la tête dans son mouchoir.) Ah ! si mon mari savait...

MOULINET.

Comment Patureau le saurait-il ?

GAETANA.

Il est jaloux, quoique chemisier... s'il m'avait suivie... oh ! je serais perdue !

MOULINET, avec passion.

Air du *Ménage du garçon*.

Rassure-toi, pour te défendre,
 J'ai du biceps, un bras nerveux ;
 Lorsque l'amour vient me surprendre,
 Je deviens un tigre amoureux,
 Comme l'ours blanc, je suis dang'reux !
 Si Patureau, par jalousie,
 Jusqu'ici venait te chercher,
 Sur mon cadavre, ô ma chérie } bis.
 Je le forcerais à marcher !

GAETANA.

Noble cœur !

MOULINET.

Je suis comme ça, tant de dévouement ne mérite-t-il pas sa récompense ? un baiser, rien qu'un baiser, de grâce !... (Il veut l'embrasser.)

GAETANA, l'arrêtant.

Que penserez-vous de moi, Moulinet, lorsque je vous aurai

* Gaë. Mou.

accordé ce baiser que vous me demandez... vous me mépriserez... (Elle s'assied sur le canapé.)

MOULINET, se remettant à genoux près d'elle.

Te mépriser, Gaetana ! toi, un ange de pureté !...

GAETANA, minaudant.

Vous exagérez, mon ami.

MOULINET.

Je n'exagère pas. — La femme d'un chemisier reste toujours pure.

GAETANA, avec dignité.

Ne dites pas de mal de lui, Moulinet !... On peut le tromper, mais on lui doit le respect.

MOULINET, se relevant.

Elle le défend ! quelle noble nature !

GAETANA.

Mon cœur ne doit-il pas être à la hauteur du vôtre ?

MOULINET, s'agenouillant de nouveau.

Alors, descendez un peu vos joues à la hauteur de mes lèvres...

GAETANA.

Vous le voulez ?

MOULINET.

Si je le veux ?... Ah ! oui ! Ah ! oui !

GAETANA, souriant.

Enfant !... Allons !

MOULINET, se préparant à embrasser Gaetana.

Moment plein de délices ! (Il avance les lèvres.)

GAETANA, se levant tout à coup avant d'être embrassée.

Ciel ! qu'entends-je ? (Elle passe à droite.)

MOULINET, se relevant. *

Qu'y a-t-il ?

GAETANA.

Il me semble entendre la voix de mon mari.

MOULINET.

La voix du chemisier !... c'est impossible !

GAETANA.

Écoutez !... on parle... c'est lui ! Mon Dieu ! sauvez-moi ! (Elle tombe assise sur le fauteuil à droite de la porte du fond, où Moulinet a déposé son chapeau.)

MOULINET, à part.

Sur mon chapeau !...

GAETANA, se relevant tout à coup.

Où me cacher ?...

MOULINET, montrant la porte de droite.

Entrons dans cette chambre à coucher. (Il y va.)

* Mou. Gaë.

GAETANA, le repoussant.

Avec vous ? oh ! non ! ce serait nous exposer à une mort certaine !... Au revoir, mon ami, au revoir ! (Elle entre dans la chambre à droite et lui ferme la porte au nez.)

MOULINET, seul.

Et moi ! et moi ! Où me fourrer ? Ah ! dans le cabinet de travail ! (Il entre à gauche et referme la porte sur lui.)

SCÈNE XII

TOPINARD, MILIDA.

TOPINARD, entrant par le fond, suivi de Milida.
Foi de Topinard, mademoiselle, il n'y a personne ici.

MILIDA.

Je ne vous crois pas, vous êtes un vieux farceur...

TOPINARD.

Mademoiselle, vous manquez de respect à un homme qui a fait ses classes jusqu'à la septième.

MILIDA.

Comme garçon de salle, oui, je sais. (Saisissant un gant qui est sur le guéridon.) Un gant... Huit trois quarts... C'est une main de femme ! où est-elle ? (Elle cherche partout.)

TOPINARD, à part.

Ma position est des plus perplexes !... *O fatum !*

MILIDA, saisissant Topinard au collet.

Tu vois bien que tu mentais !

TOPINARD.

Tu... tu... tu... Elle me tutoie !

MILIDA, le secouant.

Où les as-tu cachés !... dis... dis donc ?

TOPINARD, à moitié étouffé.

Mademoiselle, si vous continuez, je vais appeler ma femme à mon secours.

MILIDA, s'élançant vers la chambre à droite.

Ils doivent être là, les lâches ! (Elle pénètre dans la chambre.)

TOPINARD, seul.

La passion de cette femme est brutale, mais elle ne me déplaît pas... Retournons auprès de mon épouse. (Il sort par le fond, tandis que Milida, traînant Gaëtana, rentre par la droite.)

SCÈNE XIII

MILIDA, GAETANA.

MILIDA, lâchant Gaëtana lorsqu'elle est au milieu du salon et la regardant en face.

M'expliquerez-vous, madame, ce que vous faites céans ?

GAETANA, rejetant son voile, se croisant les bras et regardant aussi Milida.

Et vous ?

MILIDA, s'asseyant sur le fauteuil près du canapé.
Je suis chez moi.

GAETANA, s'asseyant aussi près du guéridon.
Moi aussi.

MILIDA, faisant un bond.
Vous l'avouez donc?... elle l'avoue !...

GAETANA, fièrement.
Pourquoi ne l'avouerais-je pas ?

MILIDA, furieuse, et se levant.
Mais, vous ne me connaissez pas, madame ? vous ne me connaissez pas !

GAETANA, dédaigneusement.
Je l'espère bien !...

MILIDA.
Je suis capable de tout !

GAETANA, se levant.
Voyons ! (Elle passe à gauche.)

MILIDA, exaspérée *.
Oh !... Vous n'avez pas honte de venir jusque chez moi, pour séduire mon fiancé !

GAETANA, avec ironie.
Séduire votre ?...

MILIDA.
On me l'avait bien dit que vous ne respectiez rien, vous autres femmes du monde !

GAETANA.
C'est vrai ! nous ne respectons rien.

MILIDA, au comble de la fureur.
Ah ! tant d'effronterie m'exaspère... Si j'avais du vitriol !

GAETANA.
Mais vous n'en avez pas.

MILIDA.
Non, je n'en ai pas. — Mais j'ai des potiches sous la main. — Je puis les briser ! (Elle va à la console de gauche.)

GAETANA.
Je vous le conseille. Cela vous calmera les nerfs.

MILIDA, jetant une potiche par terre.
Oui, cela me les calmera ! (Fracassant les morceaux et les rejetant.) Oui, cela me les calmera ! (Se laissant tomber sur la chaise près du guéridon.) Ah !... ah !... ah !...

GAETANA.
Bon ! elle se trouve mal à présent !... Attends, attends, je

* Gaë. Mil.

vais t'en donner des évanouissements ; ça me connaît. (Cherchant sur la cheminée.) De l'eau de Cologne ! J'ai mon affaire... (Elle verse le flacon sur la tête de Milida.)

MILIDA, criant.

Aïe ! aïe ! ça brûle ! ça brûle ! Qu'est-ce que vous faites donc ?

GAETANA, même jeu.

Je vous fais revenir à vous.

MILIDA.

Je suis revenue ! mais, je suis revenue ! Assez ! vous dis-je, assez ! (Donnant un coup au flacon, qui tombe par terre.) Mais assez donc !

GAETANA, à part.

A mon tour, maintenant !... Apprenons-lui que je suis aussi forte qu'elle. (Haut.) Ah ! que d'émotions !... que d'émotions pour une faible femme ! (Tombant sur le fauteuil, près du canapé.) Ah !... ah !... ah !...

MILIDA, se levant.

Elle s'évanouit ! (Courant à la console de droite.) Du vinaigre ! du vinaigre ! (S'emparant d'un flacon.) En voici ! (Revenant vers Gaetana.) Attends ! attends ! j'ai ton affaire.

GAETANA, au moment où Milida débouche le flacon sur sa tête.

Non... non... pas cela !...

MILIDA, versant toujours.

Si... si... c'est souverain.

GAETANA, renversant le flacon, qui tombe à terre.

Non, je n'en veux pas ! (Elle se lève précipitamment et se trouve au milieu de la scène, en face de Milida. — La potiche et les flacons brisés les séparent. Patinel entre tout à coup par le fond.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PATINEL.

PATINEL, stupéfait *.

Ciel !... Qu'est-ce ? mes potiches ! mes flacons ! mon tapis !...

MILIDA, le prenant au collet au moment où il se baisse pour ramasser tous ces objets.

Traître !... infâme ! scélérat !

PATINEL.

Prends donc garde, tu vas me faire tomber.

MILIDA, de même.

A genoux... à genoux, misérable !

PATINEL, se mettant à genoux.

M'y voici, m'y voici à genoux... mais...

* Gaë. Pat. Mil.

MILIDA, le forçant à se relever.

Maintenant, debout ! (Montrant Gaëtana.) Et flanquez-moi votre maîtresse à la porte !

PATINEL.

Ma maîtresse... madame... Jamais !

GAËTANA.

Je ne connais pas monsieur.

PATINEL.

Je n'ai jamais vu madame.

MILIDA.

Ah ! les fourbes ! (Moulinet, attiré par le bruit, paraît à la porte de gauche.)

GAËTANA.

Et je trouve monsieur bien osé de s'introduire ainsi dans le domicile de M. Patinel !

SCÈNE XV

LES MÊMES, MOULINET.

MOULINET, s'avançant et s'adressant à Patinel*.

Le fait est, mon cher, que moi aussi, je vous trouve pas mal effronté !... Quoi ! je vous prête mon appartement pour y recevoir de temps à autre quelques visites... (Il montre Milida.) et vous poussez l'indiscrétion jusqu'à y venir, quand je suis en bonne fortune !

PATINEL.

Ah ! c'est trop fort ! quel aplomb !

MILIDA, à Patinel.

Quoi ! vous n'êtes pas chez vous, ici ?

PATINEL.

Mais si, je t'assure !...

MILIDA, à Patinel.

Vous êtes chez un ami, chez monsieur ?

(Elle montre Moulinet.)

MOULINET.

Mon Dieu, oui, chez moi.

PATINEL.

Mais...

MILIDA.

Et pour ne pas m'épouser, vous prétextez que vous êtes dans vos meubles ?

MOULINET.

Ah ! mon cher, c'est mal, cela, c'est très-mal.

PATINEL.

Mais...

* Gaë. Mou. Pat. Mil.

MOULINET.

Oh !...

GAETANA.

Ça n'est pas délicat, monsieur, non, ça n'est pas délicat !

PATINEL.

Madame, je vous assure...

GAETANA.

Oh !...

MILIDA, à Gaëtana.

N'est-ce pas, madame, que ça n'est pas délicat ?...

PATINEL.

Voyons, Milida...

MILIDA.

Oh !...

MOULINET.

Non, ça n'est pas délicat !

PATINEL.

Cependant...

TOUS LES TROIS.

Oh !...

PATINEL. élevant la voix et frappant du pied.

Mais, sapristi ! Savez-vous que vous m'ennuyez tous, à la fin ! mais beaucoup !... mais beaucoup !... (Gaëtana s'assied sur le canapé.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, TOPINARD, entrant par le fond.

TOPINARD, à Patinel *.

Monsieur, je vous prie de ne pas faire tant de tapage dans une maison confiée à mon administration.

PATINEL.

Vous m'ennuyez, vous aussi !

TOPINARD, avec dignité.

J'en suis fier, monsieur !... ce n'est du reste pas à vous que j'ai affaire, c'est à monsieur... (il montre Moulinet.) ici présent... *hic presentus !*

MOULINET.

Qu'y a-t-il ?

TOPINARD.

Un monsieur que je n'ai jamais vu et que je ne reverrai probablement jamais, demande à parler à monsieur Patinel.

PATINEL.

Je ne reçois personne.

* Gaë. Mou. Top. Pat. Mil.

TOPINARD.

Ce n'est pas à vous que je me fais l'honneur de parler, c'est à monsieur... (Il montre Moulinet.)

MOULINET.

Faites entrer, portier !

TOPINARD, s'éloignant, à part.

Portier ! il m'a appelé portier, comme dans les ministères !..
— Que cet homme est distingué !... (Il va à la porte du fond et introduit Rascal suivi d'une autre personne, puis il sort après l'entrée.)

SCÈNE XVII

GAETANA, MOULINET, RASCAL, TOPINARD, (au fond) PATINEL, MILIDA, UN CLERC, (au fond).

RASCAL, saluant.

Le maître du logis, s'il vous plaît ?

MOULINET, au moment où Patinel va s'avancer et parler.

C'est moi, monsieur... de quoi s'agit-il ?

RASCAL, d'une voix nasillarde et présentant un papier.

Vous plairait-il payer cette petite note de 780 francs, pour laquelle monsieur Patureau, chemisier, a obtenu jugement contre vous ?..

MOULINET, à Gaëtana toujours assise.

Que signifie ?

GAETANA.

Je ne comprends pas...

MOULINET, à Rascal.

Qui êtes-vous, monsieur ?

RASCAL, saluant.

Rascal, huissier, pour vous servir.

MOULINET, regardant Gaëtana.

Que veut dire ?

RASCAL.

Monsieur ne paie pas ?.. Très-bien ! alors nous saisissons. (Il va s'asseoir près du guéridon, ainsi que le clerc.)

PATINEL, s'élançant *.

Qu'est-ce que vous saisissez ?

RASCAL.

Les meubles qui sont ici...

PATINEL, furieux.

Par exemple !

MOULINET, bas à Patinel.

Tais-toi donc, tu vas me perdre.

* Gaë. Mou. Pat. Ras. le clerc. Mil.

PATINEL, passant de l'autre côté du guéridon. *

Eh ! je m'en moque pas mal ! (A l'huissier.) Monsieur, vous ne saisissez rien... je suis ici chez moi, ces meubles sont à moi... et je ne dois rien à personne.

RASCAL, à son clerc.

Clerc, écrivez.

PATINEL.

Il ne veut rien écouter. (A Rascal.) Enfin, monsieur, me ferez-vous la grâce de me dire qui doit cette note ?

RASCAL.

M. César Moulinet.

PATINEL.

Vous voyez bien que je ne dois rien, puisque je m'appelle Isidore Patinel.

RASCAL.

Je ne vous réclame rien.

PATINEL.

Vous saisissez mes meubles.

RASCAL.

Je saisis les meubles de monsieur. (Il montre Moulinet.)

PATINEL.

Mais cet appartement est loué au nom de Patinel et non pas à celui de Moulinet.

RASCAL, d'une voix de plus en plus nasillard.

Nous le savons, mais nous savons aussi que Patinel est un nom de guerre pris par le sieur Moulinet ici présent... (Se levant et tirant une lettre de son dossier.) En voici la preuve dûment enregistrée : (Il lit.) « J'ai loué pour vous recevoir, 77, rue des Martyrs, un joli petit appartement au 1^{er} étage. (S'interrompant.) Nous y sommes. (Lisant.) « Mais, afin de dépister les soupçons et les recherches, si par hasard votre mari se doutait de quelque chose, j'ai loué cet appartement sous le nom de Patinel. — Signé : votre petit Moulinet. » Est-ce clair?... (Il remonte et va au fond avec son clerc, — ils ont l'air d'inventorier.)

MOULINET, à Gaëtana.

Comment cette lettre se trouve-t-elle entre les mains de ce fonctionnaire ? (Voyant que Gaëtana se tait.) Ciel ! elle me trahissait !!!

GAËTANA, se levant et passant près de Patinel **.

Un peu, mon bon, un peu !... (Prenant une voix terrible et se croisant les bras devant Moulinet.) Quelle idée te faisais-tu donc, jeune insensé, des chemisières en général et de Gaëtana Patureau en particulier ? Tu nous crois donc des monstres de

* Gaë. Mou. Ras. le clerc. Pat. Mil.

** Ras. (au fond.) Mou. Gaë. Pat. Mil.

dévergondage, pour penser que nous allons nous enflammer à ta vue et trahir comme ça... tout de suite... l'honnête chemisier qui m'a confié son honneur?...

MILIDA, à part.

Que cette femme est belle !... elle respire la vertu.

GAETANA, continuant.

Ah ! monsieur nous aperçoit derrière nos vitrines, il nous trouve affriolante, il pénètre dans notre chaste sanctuaire, il se paie pour 780 francs de flanelle et de faux cols insalissables, et quand nous lui demandons des espèces, il nous répond par des poulets incendiaires. Nous allons bien voir. (Moulinet remonte. — Gaëtana passe près de Rascal qui est redescendu à gauche.) *
Huissier, au nom de la loi, je vous somme d'instrumenter.

RASCAL, dictant à son clerc qui est derrière lui. **

Un tapis à fleurs, une pendule...

PATINEL, allant à Gaëtana. ***

Mais, sac à papier, puis que je vous dis que tout cela est à moi. (Il frappe du pied avec colère sur le parquet.)

TOPINARD, du dehors.

Voilà ! voilà !

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, TOPINARD.

TOPINARD, entrant par le fond. ***

Monsieur a sonné ?

PATINEL.

Concierge, je vous requiers de déclarer à cet homme de loi que je suis le seul locataire de ce logement. (Gaëtana remonte.)

TOPINARD. ****

Impossible, monsieur. (A part.) J'ai de la mémoire. (Haut, montrant Moulinet.) Ce logement, ces meubles sont à monsieur. (Se tournant vers Patinel.) Vous, je ne vous connais pas.

PATINEL.

Ciel !

MOULINET.

Pas de chance ! (Topinard a passé à gauche.)

RASCAL.

Je prends acte de cette déclaration. (Il remonte près de Gaëtana.)

GAETANA, à Rascal. *****

Instrumentons ! instrumentons !... Passons dans cette

* Ras. Gaë. Mou. Pat. Mil.

** Ras. Gaë. Pat. Mou. Mil.

*** Ras. Gaë. Pat. Top. Mou. Mil.

**** Ras. Pat. Top. Gaë. (au fond.) Mou. Mil.

***** Top. Pat. Ras. et Gaë. (au fond.) Mou. Mil.

chambre. (Elle désigne la chambre de droite, où elle entre avec Rascal et le clerc.)

MOULINET, à Patinel. *

Allons, mon cher, il n'y a pas à dire, nous sommes pincés ; ce que tu as de mieux à faire, c'est de payer pour moi, je te rendrai ça plus tard.

PATINEL.

Payer, jamais !

MOULINET.

Cependant, si tu tiens à tes meubles ?

PATINEL.

Tenir à mes meubles ! Ah ! que non ! ah ! que-non ! ah ! que non ! (Renversant ses chaises et ses fauteuils, que Moulinet relève.) Ils m'en ont déjà fait voir de trop dures ! ils m'ont exposé à trop de désagréments ! Ils ont fait d'un homme libre un esclave, un malheureux esclave !... J'en ai assez !... je donne congé, entendez-vous, M. Topinard, je vous donne congé !

TOPINARD.

Je n'accepte rien de vous, monsieur.

PATINEL.

Dorénavant, je veux vivre en garni, en garni, entendez-vous, en garni ! (Il tombe sur le fauteuil près du canapé.)

MILIDA, à part, allant à lui **.

Profitions de sa triste situation. (Se penchant vers Patinel.) Alors, mon petit Patinel, rien ne s'oppose plus...

PATINEL.

A quoi ?

MILIDA.

A ce que vous m'épousiez...

PATINEL.

Rien, absolument rien ! Je suis ruiné... Que m'importe une mésalliance !...

MILIDA, avec joie.

Oh ! merci, mon Dieu ! je vais donc avoir un nom.

TOPINARD, à part.

Que ne suis-je libre !... je lui aurais donné le mien !...

GAETANA, rentrant avec Rascal et le clerc **.

La saisie est opérée. Dans huit jours la vente.

MOULINET, à Gaëtana.

Ah ! madame, décidément vous n'avez pas de cœur !

GAETANA.

Pas le moindre, jeune homme, pas le moindre ! (Se frottant les mains.) Mais j'ai mes 780 francs.

* Top. Pat. Mou. Mil.

** Top. Pat. Mil. Mou.

*** Top. Pat. Mil. Ras. Mou. Gaë.

RASCAL, se frottant les mains.

Plus les frais.

MOULINET, montrant Patinel qui se tient à l'écart près de Milida.

Ah ! n'augmentez pas la douleur de mon ami par votre joie intempestive. Songez que le malheureux... (Rascal remonte et passe à droite. — Le clerc reste au fond. L'orchestre fait entendre l'air : *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.*)

PATINEL, se levant et passant près de Moulinet.

Ciel ! retournons dans ma mansarde... Cet air me console. Cet air me transporte. Il m'apprend le mépris des richesses et me fait entrevoir une vie nouvelle ! Viens ! Milida, viens. (Il s'avance en donnant la main à Milida et chante, en s'adressant au public, sur l'air indiqué précédemment.)

[Air : *Dans un grenier, etc.*

Vous le voyez, messieurs, mes pauvres meubles
Jonchent le sol de leurs piteux débris ;
Quand on ne peut avoir un garde-meubles,
Mieux vaut, je crois, habiter un taudis.
Puisque Lida me garde sa tendresse (*il montre Milida*),
Je me résigne et chanterai longtemps ;
Lorsque l'on a l'amour et la jeunesse,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans ! (*Bis.*)

CHŒUR.

Lorsque l'on a l'amour et la jeunesse,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans ! (*Bis.*)

* Top. Mil. Pat. Mou. Gaë. Ras. le clerc. (*au fond.*)

FIN.

7 JY 64